Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1970)

Heft: 1

Artikel: Souvenir d'André Bonnard

Autor: Boudry, Jean / Rivier, André / Dreyfuss, Robert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-872237

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Souvenir d'André Bonnard

Le 18 octobre 1959, André Bonnard était enlevé brusquement aux siens et à cette grande famille qu'étaient pour lui tant d'étudiants et d'anciens étudiants devenus ses amis.

Ceux-ci ne l'ont pas oublié. Le 13 novembre dernier, ils se sont réunis pour témoigner de leur fidélité et de leur attachement. Au cours de la cérémonie, M. Jean Boudry, M. André Rivier et le docteur Robert Dreyfuss ont évoqué le maître, l'écrivain et le citoyen. Ils ont montré combien André Bonnard restait une présence vivante par son enseignement, ses traductions et ses ouvrages sur la civilisation grecque. Ils ont souligné aussi la profonde unité de son œuvre d'helléniste et de son action politique.

Les Etudes de Lettres *sont heureuses de s'associer à cet hommage en publiant les trois allocutions prononcées ce soir-là. A la suite, les lecteurs trouveront une des dernières études importantes d'André Bonnard : le texte d'une conférence prononcée à Paris en 1953.*

Aristophane, Rabelais, la paix. Tout André Bonnard est dans cette confrontation de la civilisation antique et de notre culture française, interrogées dans la perspective de ce qu'elles peuvent encore nous dire et nous enseigner aujourd'hui.

LES ETUDES DE LETTRES.

Chère Madame, Mesdames, Messieurs,

C'est à André Bonnard tel que l'ont connu ses élèves dans les années qui ont précédé 1928, date à laquelle il fut appelé à enseigner à la Faculté des Lettres, c'est au maître du Collège et du Gymnase classiques que je pense ce soir.

En effet, j'ai rencontré André Bonnard au cours de ces années, et c'est de cette époque que date une longue amitié.

J'appartenais à l'une de ces volées auxquelles les débuts du grec furent enseignés par ce maître qui nous arrivait nimbé d'un grand prestige, ce maître dont l'entrée dans notre classe signifiait que, admis à être initiés aux arcanes d'une langue mystérieuse et inquiétante, nous faisions désormais partie des « grands » du Collège.

Mais ces grands, ou soi-disant tels, il les avait, dès le début, fort impressionnés. Nous l'avions aimé tout de suite, c'est vrai, mais, en même temps, il nous en imposait terriblement — nous le trouvions si « distingué » —, et il nous déconcertait aussi un peu, par le mélange — ou plutôt l'alternance — en lui de spontanéité et de réserve, de naturel et de préciosité, d'un abord souvent si gentil et d'un souci de maintenir, entre lui et nous, une certaine distance, ce qui n'était en fait, de sa part, que le refus d'une familiarité facile.

Nous aimions ses gestes étudiés, lents souvent et tout à coup rapides, ses intonations expressives, qui s'attardaient sur certains mots importants à son sens et dont il aimait la musique, excellant à nous les faire aimer à notre tour, en leur donnant une forme, en leur modelant un visage, nous communiquant ainsi leur beauté : noms de divinités, noms de héros ou de lieux célèbres : Perséphone, Agamemnon, Lacédémone... tant d'autres encore.

Mais n'allez pas croire, Mesdames et Messieurs, que les leçons de grec se déroulaient dans je ne sais quelle atmosphère fervente et mystique. Non ! on y travaillait ferme dans ces leçons ; on y apprenait vocabulaire et grammaire, on y récitait déclinaisons et flexions ; on y partageait aussi les affres des mercenaires grecs dans les montagnes de l'Arménie, de même qu'on s'y enchantait de la rencontre d'une princesse et d'un naufragé.

On y riait aussi beaucoup. André Bonnard était un maître qui aimait rire et faire rire ; il avait un sens aigu de la « blague » à faire à ces petits collégiens, et avec eux.

Je le vois encore, comme tous mes camarades, assis à sa place favorite, sur la première table de la travée centrale — place qui lui était toujours réservée —, les pieds sur le banc, tirant de la poche de son veston l'étui d'où il extrayait lentement, non pas une paire de lunettes, mais bien un pince-nez — c'en était encore la mode — qu'il chaussait gravement ; puis, après un long regard circulaire sur la classe, au milieu d'un silence attentif, qui se gonflait peu à peu de notre rire prochain mais pour l'instant strictement contenu, il déclarait, avec un inimitable sérieux : « Messieurs, l'heure... est grave ! » Et tout aussitôt nous éclations avec lui d'un rire prolongé et libérateur.

D'ailleurs, il arrivait que pour nous l'heure fût vraiment grave alors, et que cette déclaration, avec sa solennité comique, fût le prélude d'un petit contrôle écrit de la tâche du jour, contrôle qui n'était point exempt de sévérité !

Ces années du Collège et du Gymnase, André Bonnard leur réservait une place privilégiée dans son souvenir, et il en a toujours conservé, je crois bien, une certaine nostalgie, malgré le succès éclatant de son enseignement universitaire. Il lui a été précieux d'avoir exercé alors une large influence: c'est toute une génération qu'il a marquée de son empreinte. Ceux qui l'ont eu pour maître lui ont tous gardé, sans exception — c'est là un exemple que je crois unique — des sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Il y a dans une telle unanimité une part de mystère qui est le propre du talent. Le talent d'André Bonnard s'apparentait à celui du magicien, de l'alchimiste : ce qui n'était pour nous que cailloux vulgaires ou vil métal, il en révélait la vraie nature, et le faisait briller comme l'or ou étinceler comme le cristal ; le vers retrouvait son pouvoir miraculeux, et le personnage de tragédie n'était plus seulement le rouage d'une action dramatique, mais devenait une personne, vivante, aimante, souffrante, Iphigénie, Antigone...

Cependant cet éclatant succès, André Bonnard le devait aussi à une vertu plus humble peut-être, mais tout aussi nécessaire : il le devait à son travail.

J'ai entendu dire à cet homme, qui était la vérité même (je ne garantis pas ici les termes, mais bien l'esprit) : « A quelques très rares exceptions près, je ne crois pas avoir jamais donné une leçon sans l'avoir préparée. » « Je crois pouvoir assurer, me disait-il une autre fois, que je ne suis jamais entré dans une classe sans éprouver un sentiment de plaisir. »

S'il respectait la matière qu'il enseignait, et s'il l'aimait, il respectait aussi ceux auxquels il enseignait, et il les aimait.

Et cela me rappelle une autre de ses paroles, que j'aimerais citer en mettant un terme à ces quelques propos. Il traversait alors une période infiniment sombre, bien différente des heureuses années du Collège. Nous nous promenions, lui et moi, du côté de Mon-Repos, je crois bien.

André Bonnard, avisant un groupe de gamins qui jouaient dans le parc, s'arrêta net et, les considérant longuement, d'un regard appuyé sous la paupière un peu lourde, il me dit, sur un ton ému, ce ton de gravité pathétique qu'il prenait parfois pour parler des choses qui lui tenaient vraiment à cœur: « C'est pour eux qu'il faut essayer de faire quelque chose. »

Il donnait là, je crois, la plus importante, la plus profonde de ses raisons d'être et d'agir.

C'est bien pour cela que cet homme, que nous admirons à cause de sa droiture, de son courage, à cause de tous les prestiges de son talent, c'est pour cet amour qu'il n'a cessé de porter aux autres êtres que nous aussi, nous ne cessons pas de l'aimer.

Jean Boudry.

André Bonnard enseigna de 1928 à 1957 à la Faculté des Lettres. Le lien qui l'attachait à son métier de professeur était solide ; je ne crois pas qu'il l'ait jamais ressenti comme une chaîne. Au cours des dix dernières années — années productives et marquées par son engagement dans le Mouvement suisse de la paix et le Conseil mondial de la paix — il songea bien un jour à suspendre son enseignement, à se faire remplacer pendant quelques mois pour hâter l'élaboration du dernier ouvrage qu'il avait conçu. Mais ce projet ne fut pas réalisé. L'Ancienne Académie resta sans interruption, jusqu'au terme régulier de sa carrière deux ans avant sa mort, ce lieu de travail et d'échanges où prenait corps le commerce qu'il entretenait avec la littérature grecque.

André Bonnard avait pour elle un goût très vif — rarement le terme « amour de la littérature » fut moins déplacé que dans son cas. Mais ce n'était pas un goût de lettré. Il n'allait pas aux lettres grecques mû par la curiosité ou par une sensibilité purement formelle. Il ne cherchait pas les auteurs derrière les œuvres. Il les cherchait dans ces œuvres elles-mêmes, dans la figure de l'homme qu'elles dévoilent et qui leur survit. Et l'intelligence qu'il en prenait ouvrait la voie d'une compréhension plus large, englobant toute l'existence humaine, unissant le passé au présent, à sa peine, à son attente, aux promesses qu'il découvre. On chercherait en vain dans le vocabulaire d'André Bonnard un mot plus chargé de résonance que le mot « fraternel », et qui traduise mieux l'impulsion première de sa critique.

De là vient le climat des cours et des séminaires où le professeur communiquait le résultat de ses lectures ; le ton de ses conférences, le timbre unique des études et des livres dans lesquels il a recueilli les fruits de sa recherche. Au-delà de la description, du commentaire, de l'évaluation littéraire, le besoin d'une rencontre et d'un accord avec autrui se faisait jour. Un double et convergent dialogue avec la Grèce et avec son temps, voilà ce qu'il cherchait, semaines après semaines, auprès de ces poètes et de ces prosateurs dont il déchiffrait le message.

Ce dialogue, il l'avait engagé d'emblée comme un tête-à-tête auquel ses étudiants étaient associés. Il le poursuivit sur le même mode confidentiel et public pendant toute la période qui s'étend du

début de son enseignement universitaire jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale. Vingt années, jalonnées par maintes études, des préfaces, un livre comme les *Dieux de la Grèce,* et la plupart des traductions par lesquelles il s'efforçait, selon ses propres termes, de faire passer dans le français contemporain quelque chose de « l'intensité poétique » des textes originaux du théâtre tragique.

Mais la fin de la guerre marqua aussi le début d'une phase nouvelle. Une décision longuement mûrie au spectacle des événements qui avaient déchiré l'Europe conduit André Bonnard à lier ce souci qu'il a des hommes vivants à une action concrète en faveur de la paix. Il fait plus. Les vraies chances de la paix, dans ce monde qui panse d'atroces blessures, lui semblent passer par le pays qui a le plus souffert de la guerre, qui a perdu le plus de vies humaines, et qui avait su rompre avec le régime économique et social responsable de cette hécatombe, comme il est responsable d'un siècle de luttes civiles et nationales qui ont ensanglanté l'Europe et consacré son déclin. Par la Russie. A l'égard du communisme, André Bonnard reste en « état d'interrogation ». Mais il donne son adhésion, il prête son concours actif au Mouvement de la paix, qui incarne à ses yeux la défense de l'idée socialiste de justice et traduit sa confiance dans la première patrie du socialisme, la société soviétique.

André Bonnard donnait ainsi une dimension nouvelle au dialogue qu'il avait engagé avec son temps ; la critique sociale débouchait sur l'action. Il affrontait les risques intellectuels et moraux — qu'il ne minimisait pas — du combat politique. Il allait au-devant de l'étonnement, du soupçon, de l'hostilité, compensés il est vrai par de nouvelles amitiés, parfois prestigieuses, et par la découverte des solidarités qui se nouent entre compagnons de route, engagés au service d'une même cause.

Cependant son entreprise n'avait pas changé fondamentalement de nature. Il poursuivait le même dialogue, la même recherche, qu'il ne séparait pas de l'exercice de son métier et de l'étude de la littérature grecque. En dépit des responsabilités dont elle le chargeait et du temps qu'il y consacra, en dépit de la rupture qu'elle consommait non seulement avec son milieu social mais avec une large part de l'opinion publique, l'action menée par André Bonnard, dans et par le Mouvement de la paix, vint s'ajouter à ses activités antérieures sans les contraindre ni les heurter, comme leur prolongement naturel et, à certains égards, leur achèvement.

L'image qu'il nous donne alors n'est pas celle d'un homme divisé ou incertain de l'emploi de ses forces, mais d'une répartition heureuse, sinon aisée, entre des tâches et des buts assortis. Il semble qu'André

Bonnard avait conquis un nouvel équilibre, qu'il sut préserver jusqu'à la fin ; une forme d'existence qui lui donnait le moyen de s'exprimer complètement, d'unir dans sa démarche quotidienne l'art et la vie, le passé et le présent, le goût de la beauté et un sens fraternel de la peine des hommes. Une chose est sûre en tout cas : ces années de présence et d'engagement politiques furent aussi celles qui virent la pleine affirmation du professeur auprès de ses étudiants et dans la Faculté dont il était membre, et le plus bel épanouissement du critique et de l'écrivain au service de la Grèce ancienne. Au cours de cette soirée consacrée au souvenir, je pense qu'il est bon de souligner ce fait révélateur, qui porte le sceau de l'accomplissement.

André Bonnard n'estimait pas qu'il fût quitte envers la Faculté des Lettres en assurant à son enseignement une audience exceptionnellement large et intense. Il avait vivement conscience des obligations qui le liaient, au-delà même de sa discipline, à l'institution dans laquelle il était entré. L'authenticité dont il était avide, la qualité à quoi il tendait, il les voulait aussi présentes dans les rapports qu'il avait avec ses collègues, dans le plein exercice de la responsabilité qu'il partageait avec eux. Ayant pris la mesure de cette responsabilité, acceptant les charges attachées à cette sorte de devoir d'état, il remplit exactement les tâches qui lui furent confiées.

Dans quel esprit ? Un exemple nous le dira que j'emprunte précisément aux dernières années de sa carrière. André Bonnard avait été doyen à deux reprises (de 1932 à 1934 et de 1942 à 1944). Le temps était passé pour lui des fardeaux administratifs. Il avait fait sa part. En revanche, l'intérêt qu'il portait aux affaires de la Faculté était toujours aussi vif. L'examen des problèmes communs, la recherche, parfois longue, des solutions le trouvaient toujours disponible, et il savait se faire écouter. En 1954, celui de ses collègues dont il était le plus proche, René Bray, décédait subitement en pleine activité. André Bonnard fut appelé à prendre part aux démarches destinées à pourvoir d'un nouveau titulaire l'enseignement de la littérature française. Un an ne s'était pas écoulé que le doyen en exercice, Pierre Thévenaz, était frappé à son tour du mal inexorable qui allait l'emporter en quelques mois. Il appartint à André Bonnard, comme à l'aîné des membres de la commission, d'annoncer en séance publique, en lieu et place du doyen absent, les dispositions prises par la Faculté, et de présenter le nouveau professeur. Voici en quels termes, en conclusion de son discours, il s'adresse à son nouveau collègue, deux ans avant de cesser lui-même son enseignement :

« Un dernier mot qui est un conseil. Vous le permettrez à mon ancienneté. Gardez à l'égard de vos étudiants cette haute exigence qui était celle de René Bray... Tentez de leur donner le goût et le sens du travail bien fait — toujours mieux fait. Ce sera votre récompense de voir un jour vos élèves s'avancer vivement sur la route du juste et du vrai. Et même peut-être, tel d'entre eux, vous arrachant la flèche acérée de l'exactitude, préparée par vous pour lui, visant sans trembler, mettra dans le mille. Récompense du maître, mais très rare. Le plus souvent, comme dit Eschyle, la flèche se perd dans les astres. Alors vous le direz et vous marquerez l'écart. Notre sévérité est le gage de la valeur de nos études et du respect que nous devons à nos étudiants. Mais je vous souhaite aussi, Monsieur, la récompense que j'ai dite. »

La voix qui parle ici est sans complaisance ; c'est la voix de la rigueur et d'un certain courage. Elle propose du professeur la seule image qui ne fasse pas injure à ses étudiants, qui ne le rende pas suspect de céder devant la sympathie ou la réserve qu'il suscite parmi eux, qui n'insère pas l'idée d'un calcul dans les marques d'intérêt ou de distance que ceux-ci lui donnent. En faisant publiquement hommage à René Bray de sa sévérité, en le donnant en exemple, André Bonnard n'énonçait pas seulement une vérité de circonstance, mais une règle qu'il faisait sienne. Il nous invite aujourd'hui à ne pas séparer les prestiges de son enseignement de cette part d'exigence qui en constituait la pointe, à démêler derrière le charme et la séduction qu'il dispensait et dont nous avons de nombreux témoignages, l'origine et la nature de sa « sévérité » propre, de cette rigueur qui lui donnait son aiguillon.

Elle émanait d'abord de sa personne, et du rapport que celle-ci entretenait avec les œuvres dont il parlait. De la qualité du contact qu'il établissait avec elles. D'une perception à la fois savante et ingénue, déjà formée avant que le discours la prît en charge, et préservant à travers les détours du commentaire et le détail des explications sa limpidité et sa fraîcheur. D'un vœu de justesse et de fidélité, dégageant les contours de l'objet et sa configuration interne et faisant écho aux pulsions de sa vie secrète. D'une volonté de précision invitant à décanter les impressions reçues, à les transmettre en un langage adéquat.

Cet appel à une compréhension sensible et vérifiable, prenant fait et cause pour les œuvres contre la désinvolture et la précipitation, a une contre-partie morale : on évoquera ici l'attention sérieuse, mais aussi la discrétion, la réserve, le double souci de pertinence et d'équité, la générosité, qu'André Bonnard faisait entrer dans ses rapports avec autrui.

Exigence d'authenticité plus que de sincérité ; elle prolongeait l'accueil de l'œuvre dans la quête d'un jugement motivé. La sensibilité en était bien l'organe, mais une sensibilité tempérée par la raison, informée et réglée par le poids de sa propre vigilance : sensibilité critique, ennemie des complaisances et de l'abstraction. André Bonnard était dur pour le « chiqué » de certaines analyses littéraires; il n'était pas tendre pour les explications truquées, l'abus des théories et des constructions érudites. Non que sa sensibilité fût exempte de parti-pris ; elle voulait juger sur pièces, mais au nom de la qualité et de la richesse humaines. Par vocation ou par nécessité de nature, il représentait dans le champ littéraire grec cette critique que loue quelque part Baudelaire, faite d'un point de vue déterminé, « exclusif », disait ce dernier, « mais du point de vue qui ouvre le plus d'horizons ».

Cependant l'essentiel est peut-être ailleurs. Cet enseignement était une école de liberté. La forme de critique, à laquelle André Bonnard s'adonnait devant ses étudiants et avec eux, engageait bientôt ceux-ci à chercher leur propre voie. En suivant leur professeur, ils s'initiaient à l'exigence d'authenticité qui gouvernait sa démarche. Celle-ci les incitait, sans les détacher de lui, à se former un jugement indépendant. Ils se sentaient libres dans le temps même où ils subissaient son ascendant. Libres aussi d'apprécier ses opinions et les actes de sa vie publique.

Au cours des dernières années, certains de ses étudiants et de ses anciens étudiants approuvèrent sans réserve, dans son intention et dans sa forme, l'action qu'il menait pour la paix, comme ils faisaient de son enseignement et de son œuvre critique. André Bonnard en fut heureux, car ces activités relevaient à ses yeux du même engagement, et constituaient l'expression nécessaire de son humanisme. D'autres ne purent lui donner leur accord. Parmi ceux-ci quelques-uns ont su, par des marques non équivoques, le prix qu'il attachait à une fidélité gardée malgré ce dissentiment. La liberté n'était pas un leurre, à laquelle il les avait lui-même conviés par la qualité de son exigence critique.

Mais de cette plénitude conquise au cours des dix dernières années de sa vie, c'est l'œuvre écrite d'André Bonnard qui nous donne, probablement, le plus clair témoignage. Professeur attentif, membre de plein exercice de sa Faculté, homme engagé dans un combat public, il allait donner un tour nouveau à ce commerce qu'il entretenait avec la Grèce antique, et l'engager dans une forme littéraire dont sa production antérieure n'offre pas l'équivalent.

Le temps des traductions touchait à son terme ; la dernière, celle de l'*Agamemnon* d'Eschyle, date de 1952. Le temps des études, des préfaces et des conférences, en revanche, n'est pas révolu ; mais les pages qu'il publie isolément, comme le commentaire des fragments d'Archiloque paru en 1958, entrent déjà dans la conception de son nouveau projet et en préparent l'exécution. Ce projet, c'est l'évocation du peuple grec dans ce qu'il faut appeler sa destinée, la courbe tracée, pendant les six cents ans qu'il demeura productif, par la succession de ses œuvres maîtresses, le développement de ses institutions, les modes de sa vie sociale et politique, le cheminement de sa conscience... Ce sont les trois volumes de *Civilisation grecque,* qui paraîtront en 1954, 1957 et 1959, le dernier quelques jours avant la mort de l'auteur.

Trois volumes : un seul ouvrage accompli dans son dessein, son intention et sa forme, scellant l'accord définitif de l'helléniste, de l'homme d'action et de l'écrivain dans une même vision critique et morale. Il nous parle des poètes et des prosateurs, de la vie et de la mort des formes littéraires, épopée, chant lyrique, tragédie... Mais il indique aussi la place des arts figurés et de l'architecture, les commencements de la science et de la philosophie, le balbutiement des techniques. Il nous dit l'effort vers plus de bonheur, de liberté, de raison politique. Les conquêtes, mais aussi les régressions et les obstacles qui ne seront pas surmontés : guerre des cités, condition féminine, travail servile. La vue qui se découvre sur les volets de ce triptyque est sélective et synthétique; c'est une « vue perspective », mais parfaitement modelée, révélant tout l'horizon d'une société en travail, d'une civilisation cherchant à se délivrer de son avenir.

Dans cet ouvrage, rien n'est celé des parties mortes qui voisinent avec les zones vivantes de la culture et de la conscience helléniques. André Bonnard refuse le trompe-l'œil. Les échecs le retiennent presque autant que les réussites. Il s'interroge sur les causes qui amèneront le déclin final. Il énonce les conclusions suggérées par ce constat ; elles vont loin, et s'étendent jusqu'à nous.

C'est que l'image qu'il développe ici du peuple grec, de ses œuvres et de son destin politique, est formée à l'intention de l'homme d'aujourd'hui. Si le passé « splendide » de la Grèce est lu « jusque dans ses ombres », c'est d'abord que cette lecture est plus vraie — bien que la répartition de l'ombre et de la lumière puisse varier avec l'éclairage projeté — c'est surtout qu'elle est incomparablement plus significative, plus chargée d'humanité, plus riche d'enseignements. Plus propre à rejoindre et à toucher cet homme de chair et d'os, son contemporain, pour lequel André Bonnard a conçu et rédigé cet ouvrage, et auquel il s'adresse.

Ce parti, où prenait corps l'exigence permanente d'une réflexion qu'il ne séparait pas de la vie, comblait en même temps l'attente de l'écrivain. Ce n'était plus à un texte, comme à l'époque des traductions, mais à six siècles de littérature et d'histoire qu'il s'agissait de donner forme active. Une forme capable, à défaut de produire l'exact équivalent de cette aventure humaine (et qu'eût signifié ce décalque ?), d'en proposer une expression efficace, chargée, pour une oreille moderne, d'une « intensité » morale et intellectuelle « approchante ». On imagine André Bonnard séduit par cet enjeu qui plaçait l'entreprise sur le plan de la création littéraire, mais conscient aussi, comme pour les traductions, de son caractère insolite et risqué. En fait, jamais il ne porta plus loin que dans cet ultime ouvrage l'art de la disposition, la sensibilité et l'imagination du style...

La tâche que s'est proposée André Bonnard en écrivant les trois volumes de *Civilisation grecque,* ces livres « de vulgarisation » comme il le rappelle, n'est sans doute pas la seule que puissent s'assigner les hellénistes aujourd'hui (et combien seraient en état de la remplir ?) ; mais elle est une des plus nobles et des plus utiles. Ces livres limpides et fraternels, chargés du message d'amitié que la Grèce ancienne tient en réserve pour les lecteurs modernes de tout horizon, sont irremplaçables. Chose étonnante, ils paraissent se jouer de l'obstacle des frontières et des langues : les traductions qui se succèdent depuis dix ans attestent qu'ils se découvrent sans cesse de nouveaux lecteurs. Mais ces lecteurs, de si loin qu'ils viennent, sensibles à l'image de ce passé qui leur est rendu, sont aussi touchés par la voix de l'écrivain : au-delà de cette présence qu'il suscite, il leur parle lui-même d'homme à homme. Et c'est ainsi qu'André Bonnard s'accomplit encore aujourd'hui parmi eux, bien qu'il ne soit plus.

André Rivier.

Lorsque fut décidé, ce printemps, de marquer publiquement le dixième anniversaire de la mort d'André Bonnard, ses amis furent unanimes à vouloir témoigner de sa présence active, plutôt que de l'enfermer dans la prison du souvenir.

André Bonnard, qui redoutait les cérémonies comme autant de pièges du conformisme, pensait que la beauté procède de la seule vérité, elle-même indissociable de la justice et de l'amour des êtres. Cette conviction qu'il a assumée on sait avec quelle fermeté le conduisit à n'être pas seulement un professeur d'Université et un écrivain dont l'œuvre par elle-même est un engagement, mais à se vouloir un homme dans la Cité, mêlé aux luttes et aux espoirs de ceux que ne protège aucune tour d'ivoire.

Ses choix civiques résultent immédiatement de ce qu'il est, de ce qu'il aime. Partout c'est le même besoin de cohérence et de vérité, le même refus de la tricherie, la même générosité.

Par le lien politique. André Bonnard rassemble sa vie en une gerbe où chaque partie tire sa signification de l'ensemble, dans la fraternité des moissons futures et, comme il écrit, « dans le goût du pain partagé, du pain pour tous ».

On ne s'y trompe pas :

C'est l'homme tout entier chez André Bonnard qui s'exprime dans la dimension politique, sans cloisonnement ni restriction et c'est à cet homme réel, ce soir, que nous rendons hommage.

Tous ceux qui ont connu André Bonnard, qui ont aimé ce maître dont la démarche et l'autorité étaient pareillement souveraines, ont été sensibles d'abord au charme d'une personnalité dont l'élégance naturelle, la droite simplicité et l'intelligence courtoise correspondaient si bien au style d'une langue, dont on a souligné la beauté et l'exigence peu communes.

Qu'un homme d'une si grande réserve, à ce point ennemi de l'exhibition, ait eu l'audience que l'on sait, cela ne surprend point ceux qui n'ignorent pas que la recherche du vrai ne peut être séparée de la quête de soi-même et que l'expression de l'être instaure une relation nouvelle avec le monde.

André Bonnard, qu'une même fidélité aux œuvres et aux hommes avait très tôt engagé dans une telle recherche, soutiendra une lutte

permanente contre l'apparence rassurante des choses pour en tirer la leçon qui nous confronte à notre tour avec une certaine figure de l'homme, nous met en question et nous oblige à faire un choix.

De son enseignement, il dit que le but est d'éveiller des consciences dévouées au bien commun — et l'hellénisme lui sera un admirable moyen d'y parvenir. Mais les œuvres du passé n'ont guère de signification si le présent reste lettre morte. Si le poème n'est pas action, moyen de connaissance et de libération, si la culture n'est pas amplification de vie, arme pour la lutte et bien commun de tous, ils se nient eux-mêmes et sont condamnés à disparaître. Car la beauté même et le plaisir ne sont que les moyens d'une re-présentation de ce monde qu'il faut changer à l'image de l'homme. André Bonnard n'avait aucune raison de nier sa propre raison d'être et un fort goût de vivre allié à un profond besoin d'y voir clair l'obligeront à prendre parti pour préserver le sens même de son enseignement.

« L'Amour du poète est choix », écrit-il. « Choix entre la servitude et la libération, entre la guerre et la paix. Choix entre la vie et la mort. »

Ailleurs, il dit : « Je ne me complais pas à un exercice de style, j'ai cela en horreur. La réalité nous presse, l'avenir n'attend pas. Si nous voulons qu'il soit meilleur que le présent, nous avons tous un dur combat à livrer. C'est toujours par un dur combat que les hommes arrachent leur part de bonheur au destin. »

Refusant d'élever des architectures idéales où la pensée meurt de n'être qu'un rêve, chez André Bonnard la réflexion philosophique débouchera sur la politique, science royale selon Socrate.

La promesse de l'homme est enracinée dans son désir, vérité première, moteur tirant sa force d'un manque irrémédiable. L'action remplit ce vide, le phénix renaît de ses cendres, le verbe jaillit, existence nommée, créature en armes née pour la beauté, pour le combat. La réalité, lieu de la passion, du destin tragique, de l'évidence écrasante de ce qui est, s'oppose à la poésie par laquelle l'homme se crée et crée le monde à l'image de son désir. Elles s'opposent et se multiplient, se renvoient et se dépassent. Euripide et Sophocle, l'homme tel qu'il est et tel qu'il doit être, pôles d'une tension qui se résout et se recharge ailleurs, plus loin, dans un mouvement sans repos. Recherche d'un principe d'unité toujours renvoyée, différée et qu'André Bonnard savait n'exister que dans le mouvement de la vie elle-même.

Telle est la lutte universelle, dont dépend que se réalisent ou non les promesses de l'homme.

André Bonnard n'a jamais passé pour un esprit scientifique et lui-même n'y prétendait pas. Mais c'est peut-être à cause d'une fausse idée de la science, comme il existe une fausse idée de l'art, séparés de leur fonction et transformés en idoles. Dans son principe qui est d'interroger le réel au-delà des réponses données, dans sa démarche dialectique et dans son objectif qui est d'intégrer la connaissance dans une totalité qui lui donnera son sens, la pensée d'André Bonnard est véritablement scientifique, comme elle est essentiellement poétique dans sa réinvention de la liberté et de l'amour.

Science, poésie et politique sont chez André Bonnard les termes d'une trinité indivise, parce qu'il n'y a de l'être et de sentiment de l'être que dans la relation avec les autres et le monde.

« Comment aimer ce monde quotidien de la joie seulement promise, s'il est aussi le monde blessant de l'injustice et du carnage ? »

« L'amour que le poète porte à la vie n'est point l'amour du monde tel qu'il est... Il est l'amour du monde enfin régénéré. »

« Et il peut l'être justement parce qu'il est solidement implanté dans la révolte du réel offensé. C'est la fureur de l'outrage fait au monde qu'il aime qui élance le poète vers la conquête de cet autre réel... »

André Bonnard nous rappelle ailleurs « que la beauté poétique n'est jamais autre chose que la persuasion la plus opérante des vérités utiles que nous avons à dire aux hommes », que « la fonction sociale de l'intellectuel c'est de transformer la connaissance en nouveaux pouvoirs, c'est de libérer et de mettre à la disposition des hommes l'énergie qui est dans la pensée ».

« Car il n'existe pas de science et de vérité en soi que l'homme doive servir, il n'existe que des sciences et des vérités à mettre au service des hommes », et André Bonnard fustige « l'intellectuel joueur et jouisseur qui dénature en vaines acrobaties la force vive de l'esprit, qui émascule le pouvoir créateur de la pensée — cet intellectuel abâtardi qui n'est qu'une variété de l'exploiteur ».

La vocation véritable de l'intellectuel c'est de « créer du nouveau, plus exactement et plus modestement d'ordonner le réel en combinaisons nouvelles ».

Science, poésie et politique, comment les séparer ?

« Et voici le choc de la Révolution d'Octobre, voici du nouveau qui surgit à l'appel de la pensée. Du nouveau scandaleux, comme tout nouveau. Du nouveau produit par une pensée audacieuse qui révolutionne les rapports de l'homme et du réel et les rapports des hommes entre eux. »

Scandale et désordre, jugement et condamnation d'un ordre contre-nature fondé sur l'oppression et l'iniquité.

L'idée d'un ordre naturel, sans autre contrainte que celle de sa structure et de ses régulations internes, fondé sur la justice, le libre consentement et l'amour a très tôt imprégné la pensée d'André Bonnard. Son assurance tranquille, sa bonté et le souci qu'il a de bien s'exprimer recèlent de ce fait un sûr instinct de subversion, une puissante capacité de révolte contre la fausse autorité, les faux-semblants, les usurpateurs, les privilèges, les falsifications et toutes les servitudes. Celles de la pensée notamment, aliénée par le conformisme, les mythes et les leurres de la société bourgeoise à n'être plus que « gagne-pain, gagne-argent, gagne-plaisir, gagne-considération », inefficace à l'égard de la misère, indifférente envers la guerre menaçante.

Rien ne l'indigne davantage que « les façades et les parures spiritualistes » destinées à tromper et égarer les hommes pour mieux les assujettir, lui qui avait de l'humain un sentiment si authentiquement sacré. André Bonnard n'était pas ce qu'on nomme aujourd'hui un contestataire. Il veut que la révolte soit élaborée par l'intelligence afin d'agir dans le cadre d'un problème correctement posé et en appelle d'abord à la clairvoyance qu'il dit être la forme la plus rare et la plus féconde du courage. Clairvoyance d'une pensée qui se mesure aux faits et les devance dans le champ du possible. Ceux qui ont travaillé avec lui savent combien sa pensée politique était embrayée sur le réel sans pour cela que son refus de l'injustice et de la guerre fût moins passionné. Clairvoyance qui l'amena à soutenir publiquement les Républicains espagnols, car dès l'avènement du fascisme, André Bonnard avait pris parti avec une détermination tout à fait exceptionnelle dans son milieu. Depuis lors, son indignation n'a plus connu de repos.

Président du Comité suisse d'aide à la Grèce démocratique, il en est le porte-parole accusateur auprès de l'opinion publique et du C. I. C. R. qu'il adjure d'intervenir et de protester contre le régime de terreur qui ensanglante la Grèce.

O Grèce notre mère
Voilà donc ce qu'ils ont fait de toi

Le pays où les bourreaux sont rois
La terre élue des assassins

écrivait-il dans un poème à la gloire de la Grèce martyre.

En 1949, il fonde le Mouvement suisse de la paix dont il sera le président et l'animateur, non seulement par la parole et par l'écrit,

mais aussi en engageant son expérience remarquablement lucide au service d'une action qui devait l'emporter chez lui sur tout autre souci politique. Au Conseil mondial de la paix dont il était devenu membre, il s'était lié avec Frédéric Joliot-Curie, avec Isabelle Blume, Yves Farges, d'Astier de la Vigerie, avec Illya Ehrenbourg, Fadéev et d'autres d'une amitié étroite, fondée sur l'estime réciproque et une commune volonté de préserver la paix.

Dans une adresse à la Jeunesse du Monde, André Bonnard, alors Prix Lénine de la Paix (qui lui avait été décerné la même année qu'à Bertold Brecht), écrivait : « Demain la paix. Non sans combat. Non sans droite décision d'entente et de négociation. Ni la haine ni la peur ni la ruse ne sont capables de vous la donner. Mais seulement l'amour des hommes, l'intelligence et le courage. »

« Cependant, la paix reconquise, d'autres combats vous attendent. Les trois quarts de la population du globe sont rongés de misère. La paix gagnée n'entraînera pas la fin de la misère. Ne croyez pas que rien dans l'histoire s'enchaîne automatiquement. Chaque conquête exige des hommes un nouveau combat. » Et il concluait :

« N'ayons pas peur des grands mots, s'ils désignent de grandes réalités. La vie vous apprendra que l'énergie permet à l'homme de conquérir même l'inespéré, même l'incroyable. Je vous le dis en toute assurance. Vous êtes nés pour gagner le bonheur. »

La générosité, le courage, le talent, personne n'a pu les dénier à André Bonnard, malgré des attaques dont on a peut-être un peu trop oublié aujourd'hui combien elles ont pu être violentes et dont la mauvaise foi, ici ou là, a pu le surprendre et l'attrister sans pourtant jamais le décourager.

Chacun se souvient de ce mémorable procès intenté à André Bonnard en 1954 pour *atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat,* qui tourna à la confusion de ses auteurs et donna à l'accusé l'occasion de faire, avec une dignité et une pertinence exemplaires, le procès du maccarthysme tout en se situant lui-même de la façon la plus nette.

« Ne croyez pas — déclarait-il à ses juges — que la littérature ne soit faite que pour être lue. Elle est faite pour être vécue. Si elle n'enseignait pas à vivre, si elle n'était qu'un jeu, je ne m'y serais pas intéressé. »

Ce fut pour André Bonnard l'occasion de mesurer l'affection que lui portaient non seulement ses étudiants, mais tant de gens inconnus, parfois ignorant tout de la civilisation grecque, mais pour lesquels il était l'honneur de l'esprit et le vivant symbole de ce qu'il avait eu à cœur d'enseigner.

Deux ans plus tard, une tentative du Comité de la Société des écrivains suisses de l'exclure pour des motifs d'opinion politique se heurtera à une résistance victorieuse des écrivains eux-mêmes et de l'opinion publique.

Ces faits devaient être cités pour illustrer l'importance dans sa vie d'une action née de la conviction que l'homme est inséparable de ses luttes et que son accomplissement est lié à des contingences qu'on ne peut ignorer sans les trahir.

Parmi tous ceux qui ont salué la pureté de son idéal, d'aucuns parfois ont regretté que sa magnanimité l'ait égaré sur un terrain où il n'avait que faire, ce qui est une autre tentative de combattre sa pensée politique. Il faut souligner, bien au contraire, qu'André Bonnard était dans ce domaine d'une clairvoyance remarquable, ses études sur la situation de la Grèce d'après-guerre ou son analyse de l'échec de la révolution de 48 en témoignent. Ses réflexions sur les *Intellectuels et la Révolution d'Octobre,* sur la *Littérature soviétique,* sur la *Culture, bien commun de tous* et ses adresses au Mouvement de la Paix constituent la suite naturelle à des articles sur la *Civilisation et le Loisir, Guerre et Humanisme, De la tolérance,* pour ne citer que quelques titres antérieurs à 1939.

L'esprit qui anime ces écrits politiques n'est pas différent de celui qui conserve à toute son œuvre sa jeunesse et son rayonnement.

Nous mesurons mieux aujourd'hui la place qu'André Bonnard a prise dans la conscience de notre génération et l'influence qu'il exerce sur le plan international.

Parce que son interrogation de la civilisation et des textes grecs est une recherche de l'homme, « berger de l'être », amoureux du monde « au-delà de sa présente dégradation », « dans la colère et la révolte, dans le courage et l'espérance ».

Parce qu'il croit à la vocation révolutionnaire des peuples et au pouvoir des hommes de transformer le monde à l'image de leur espoir, André Bonnard a donné à sa vie et à son œuvre une unité et une signification exceptionnellement agissantes et durables.

Dr Robert DREYFUSS.